

Nihilisme et dandysme

par Gérard JOULIÉ, Lausanne

De temps en temps j'aime bien aller renifler du côté de Roland Jaccard.¹ C'est un homme d'esprit nihiliste et dandy. Or le nihilisme plus le dandysme, cela donne parfois le stoïcisme. Au XVIII^e siècle, il eut été le correspondant du prince de Ligne, et peut-être même son compagnon de bamboche. Mais comme on n'est plus au XVIII^e siècle et que la douceur de vivre qui s'était installée à l'ombre bienfaisante du trône et de l'autel s'en est allée, Roland Jaccard est devenu un intellectuel un peu triste qui lit *Le Monde*. Un intellectuel, c'est-à-dire, depuis Hegel, une conscience malheureuse.

Pour ne pas être tout à fait nihiliste, il faudrait pouvoir croire en Dieu ou au Progrès. Il ne faudrait pas non plus aimer jouer avec les idées comme les enfants avec des allumettes. Jouer avec les idées, c'est tout de même les prendre au sérieux.

Roland Jaccard a beaucoup pratiqué Cioran, son maître en nihilisme. Mais il n'est pas, comme le Dracula roumain de l'aphorisme, obsédé par l'existence ou l'inexistence de Dieu. Tout le monde n'a pas le malheur d'être né fils de pape ou de pasteur. C'est pourquoi les jeunes filles et le libertinage occupent chez lui une place laissée vacante chez Cioran. J'aime qu'il cite cette anecdote de Kierkegaard emmenant sa fiancée Régine Olsen à l'opéra pour voir *Don Juan* et lui disant après l'ouverture : « Et maintenant, partons, vous avez vu le meilleur. »

« Rien de nouveau sous le soleil ?
Mais bien sûr que si :
il n'y a pas de soleil. »

Roland Jaccard n'écrit pas trop, car il sait que la première tentation à laquelle doit résister un écrivain, c'est l'écriture. C'est un péché qu'il commet avec modération, se contentant de jeter ses mots par la fenêtre comme des miettes sur lesquelles se précipiteront peut-être un jour les moineaux de l'université.

Mais vraiment, est-ce être nihiliste que de dire que pour supporter la vie, telle qu'elle nous est faite, il faut être un saint, un fou ou un génie ? L'Ecclésiaste a dit à peu près la même chose. Or, fou, génie ou saint, ce sont là trois qualificatifs que Roland Jaccard n'ambitionne pas de mériter. Plus modestement, il se contente d'être S.O.S., c'est-à-dire simple, original et sexy.

C'est ainsi qu'on peut le voir au milieu d'une volée de moineaux, torse nu, renvoyer inlassablement à quelque jeune personne à la peau ambrée des îles, des balles de ping-pong à la piscine de Pully, les jours de beau temps, jours où il oublie qu'il est

nihiliste et qu'il est ivre d'un bonheur purement animal. Et d'ailleurs, ce n'est pas si mal que ça que de perpétuer avec persévérance et, ma foi, un certain panache la tradition noire des dandys

baudelairiens au milieu des enthousiasmes et des fanatismes du jour et de jeter sur les choses et les jeunes êtres le regard tantôt froid et tantôt brûlant du libertin.

Mais contrairement au dandy catholique et baudelairien, la certitude de faire le mal en faisant l'amour et la peur de l'enfer

n'assaisonne pas ses plaisirs charnels ; aussi dû-t-il, comme il le dit si crûment, «en baver» souvent, ce qui est fâcheux.

On pourrait très bien se demander pourquoi un nihiliste comme Roland Jaccard écrit au lieu de s'ennuyer stoïquement et dédaigneusement. On se plaît toutefois à penser que ses aphorismes ne sont pas autre chose pour lui qu'un divertissement sans conséquence qui prolonge la fin d'un souper en plein air, quand les convives commencent d'allumer leur cigare au feu des étoiles filantes.

Au fait, le dandy a-t-il quelque chose à dire, puisqu'il n'a rien à faire ? Ne devrait-il pas se contenter de tourner le dos au Progrès et à l'Avenir avec un froncement de nez, les yeux rivés sur la catastrophe qui attend tout homme venu en ce monde.

Il ne devrait rien faire d'autre que de s'ennuyer jusqu'à l'atrocité, en attendant les cosaques et le Saint-Esprit promis par Léon Bloy. Les aphorismes de R. Jaccard sont comme des bonbons de cyanure qu'on suçote en s'endormant, pour nous aider à tromper cette attente.

La perfection du néant

L'idéal du dandy, c'est de n'être qu'une apparence, car la chair lui pèse. Philosophiquement, c'est un cathare. Politiquement, il est pour le gouvernement en place, quel qu'il soit ; changer quoi que ce soit lui semble aussi dérisoire que de soulever une poignée de sable dans le Sahara pour la déposer dix centimètres plus loin. Il est parméniénien dans son affirmation du néant et de sa primauté sur l'être. Il ne lèvera donc le petit doigt pour rien, sauf peut-être pour allumer la mèche du feu d'artifice final.

A ce propos, un de mes amis dandys, que la question de Dieu tourmentait fort et qui avait un sens très fin et très délicat du péché, me disait dans un rire tremblé : «Ah ! plutôt la mise à mort de Dieu par les

pécheurs que sa mise en vente par les marchands du temple.» Réduire Dieu à une valeur marchande lui paraissait le seul péché qu'il était incapable de commettre. Comme je crois que c'est en effet là le péché contre l'esprit, ou ce qui s'en approche le plus, je pensais à part moi qu'il serait sauvé.

Depuis Baudelaire, qui a posé une fois pour toutes les tables de la loi du dandysme absolutiste, existe-t-il un nouveau dandysme, comme il a pu sembler exister pour les cervelles molles une nouvelle philosophie, ou une nouvelle cuisine pour les palais gâtés ? Peut-il y avoir un dandysme féminin ? A ces deux questions nous répondons sans l'ombre d'une hésitation ni tremblement de main ou de voix : non. Il ne peut exister de dandysme féminin pour la raison qui exclut la femme du sacerdoce. Comme trop enfoncée dans son sexe auraient dit, et ont dit, les Pères de l'Eglise. Du moins Tertullien, le plus radical de tous. D'ailleurs ne disait-on pas hier pour désigner les femmes, les personnes du sexe ?

Croyant, le dandy sera luciférien comme Baudelaire. Mais en général, il est plutôt athée et stoïcien, Roland Jaccard ayant, lui, choisi la voie du libertinage et de l'épicurisme, qui est la voix débutante et inférieure du dandysme. Mais tous ne sont pas appelés à pratiquer la perfection.

Le dandy a dit non à la vie, comme Lucifer aux plus beaux jours de la Création, quand il tourna l'épaule à la lumière et à ce Dieu qui lui faisait ombrage. Il préfère donc la perfection du néant à l'imperfection de l'être (n'ayant pas d'yeux pour voir les choses invisibles). Il ne se reproduit pas non plus. Fils, il est et fils il restera. Dans son unicité, son absolutisme et sa singularité. Il ne connaît pas les joies de la paternité. Car être auteur, ce n'est tout de même pas être père, à moins de confondre les phrases et les enfants.

Le deuil sied au dandy. Il résiste généralement à la tentation de se suicider jusqu'au jour où il est délivré de cette tentation

même. Comment se tuer en effet quand on n'existe pas ? C'est l'aventure qui est arrivée à Mallarmé et qu'il relate dans *Igitur*. Ce qui ne l'empêche pas de continuer de frapper dans une balle de ping-pong et de chasser les derniers papillons sur les hauts de Montreux.

En toutes choses, il s'attache à ne pas peser. Comme Don Juan, il va de femme en femme, s'il est attiré par ce sexe, et quand il quitte une femme, il lui dit qu'il la rend à elle-même. Peut-on être plus galant ? C'est qu'en amour, il distingue entre le sentiment et la sensation, rejetant le sentiment comme était le siège de la souffrance.

Aux approches de la vieillesse, il connaît son premier tremblement, voile ses miroirs

et ne sort de chez lui qu'à la tombée du jour, comme le comte Dracula. Ainsi s'en retourne-t-il à son cher néant originel.

G. J.

Roland Jaccard, *Sugar-babies*, Zulema, Paris 2002, 288 p. ; *Journal d'un oisif*, PUF, Paris 2002 ; *Un climatiseur en enfer*, Zoé, Carouge 2001, 44 p.

¹ Lausannois d'origine, âgé de 62 ans, Roland Jaccard vit à Paris depuis 30 ans. Ecrivain, essayiste et diariste, il est aussi chroniqueur littéraire au *Monde* et éditeur de la collection Perspectives critiques aux PUF (n.d.l.r.).

Ils ont vécu Ils ont aimé Ils ont écrit
Ils ont percé à jour les choses de l'esprit
Rien ne les arrêta dans leur jeunesse et l'âge

augmenta leur audace Ils firent du sonnet
la flèche du penseur la mazurka des lettres
La langue des Anciens sous leur plume renaît
Eux seuls savent d'un mot l'idée perdue remettre

Ils ont aimé Ils ont vécu Ils ont repris
corps parmi les élus du Parnasse Ils ont dit
ce qui jour après jour se perdait d'avantage

Ils prirent ce corps mort que le monde connaît
lui rendirent la vie la voix du sansonnet
L'esprit français qui sommeillait vient de renaître
des cendres Le phénix ose enfin reparaître

Chaunes et Sylvoisal

in *Sonnets croisés* (à paraître à L'Age d'Homme)